

raison, que c'était une bonne chose à faire ; qu'alors il aurait ce qu'on appelle un troupeau de croisement ; que par ce moyen, il irait lentement, mais sûrement, surtout s'il nourrissait bien ses moutons ; condition indispensable au succès. Que les agneaux sortis de ce bélier, étant bien nourris dès leur première enfance, seraient ce qu'on appelle demi-sang, c'est-à-dire, tiendraient autant du père que de la mère que les brebis provenant de ce premier croisement, couvertes de nouveau par son beau bélier, donneraient des produits plus beaux qu'elles et qui seraient trois quarts sang, et que, comme un bélier bien nourri et bien soigné peut durer cinq à six ans, il arriverait à avoir des bêtes presque de pure race. Cependant, il serait à propos d'avoir un nouveau bélier de race pure dès la troisième ou quatrième année, afin de ne pas faire couvrir les jeunes brebis par leur père ou leur grand-père. Que le premier bélier qui lui avait servi une couple d'années, pourrait être vendu un bon prix. Il ajouta qu'un bon bélier bien nourri, pourrait suffire à soixante brebis.

Au surplus, il ajouta qu'il y avait d'autres races que celles qu'il y avait à l'école et qui étaient aussi très-précoces et très bonnes, mais que, tout naturellement, il ne pouvait lui parler que de celle de sa bergerie.

Les *Southdown*, moutons anglais, sont aussi des animaux très estimés, mais qui ont la laine moins fine, mais surtout moins abondante que les siens, Il y en a bien d'autres races qui sont aussi d'excellentes qualités, et que vous pourriez vous procurer avec avantage.

Progrès remercia beaucoup le directeur de l'école des intéressantes explications qu'il venait de lui donner sur les moutons. Il lui dit que cette année il était trop tard pour avoir un beau bélier et des brebis, que sa bergerie n'était pas finie, et que de plus, il avait bien d'autres dépenses à faire pour le moment : mais que si l'année suivante remplissait un peu sa bourse et lui donnait de bons fourrages, il viendrait acheter un beau bélier et une ou deux belles brebis, et qu'il choisirait parmi les meilleures brebis du pays de quoi se faire un bon troupeau de croisement, qu'il nourrirait abondamment.

Qu'en attendant, il allait se borner à acheter quelques bons moutons du pays, pour les engraisser avec ses betteraves et les regains de ses prairies artificielles.

Le directeur lui dit que c'était très bien raisonner, et qu'il devait voir par là quelle énorme avantage on avait à faire des prairies artificielles et des betteraves, et qu'il l'engageaient à en faire de plus en plus.

Jamais vous n'aurez trop de fourrage, brave Progrès ; un cultivateur

qui en a en abondance et qui les fait consommer chez lui, ne doit jamais s'accuser de son blé ; il est toujours sûr d'en avoir, surtout s'il joint aux fourrages de bons labours, sans lesquels, il n'y a aucune amélioration à espérer. Puis, le directeur lui donna encore quelques explications sur l'engraissement des moutons ; nous les verrons mettre en pratique un peu plus tard par Progrès.

Progrès parla aussi de la manière de disposer une partie de son étable neuve en bergerie, et il ajouta que si son fils avait pu venir passer seulement un ou deux jours chez lui, pour l'aider de ses conseils, il aurait été bien heureux.

Le directeur y consentit, mais il ajouta que, comme on était dans les semailles, il fallait que Marcel fut tout au plus quatre jours à son voyage.

La joie et la reconnaissance de Progrès furent grandes et il le témoigna vivement au directeur ; mais celles de Marcel le furent bien d'avantage, et il ne savait comment l'exprimer.

Dans la soirée, on mesura une vingtaine de minots de belle semence de blé anglais, que Marcel chargea dans la charrette de son père, et Progrès le paya seulement un chelin plus cher que celui qu'il avait vendu au marché.

Nos voyageurs partirent de grand matin ; car, il leur fallait toute leur journée pour faire la route, les deux charrettes étant chargées. Les jours ne sont pas longs en octobre ; aussi, ils arrivèrent après le soleil couché à la Bruyère.

Je n'essayerai pas de dire combien Marguerite fut heureuse de revoir son cher fils, qu'elle n'attendait pas du tout et qu'elle ne reconnut pas au premier moment ; car il lui était poussé de la barbe et il avait pris un air posé qui lui donnait la mine d'un homme fait.

La Semaine Agricole.

MONTREAL, 23 MARS 1871

De la libéralité en agriculture.

En agriculture, il faut être libéral.

Dans l'art de l'agriculture, comme partout ailleurs, la libéralité bien entendue et bien exercée, fait les succès d'un homme dans ses affaires.

La libéralité, en nous procurant des instruments, nous gagne du temps et nous sauve du travail : plus ces instruments sont perfectionnés plus il donnent de profits.

Il en est ainsi des bœufs de travail et de nos autres animaux domestiques : plus ils sont parfaits dans leur espèce, plus ils rendent de profits.

La libéralité dans les écuries, étables, &c., est une source de santé, de force et de confort pour nos animaux, et lorsqu'ils sont bien logés, ils consomment moins de nourriture.

La libéralité dans les granges met nos grains, fourrages, &c., à l'abri de tous les dommages.

La libéralité dans l'alimentation de nos animaux est une source de chair, de beurre, de fumier, &c.

La libéralité envers la terre, sous forme de graines, de parfaits travaux, de compost, est la source de ses prodigalités envers nous.

Ainsi, en agriculture, comme en toute autre chose, une sage Providence a intimement lié nos devoirs et notre bonheur.

Dans l'élevage des animaux, nous ne réussirons, qu'en autant que nous userons de bons procédés à leur égard : et dans la culture d'une terre, c'est l'industrie et la libéralité d'un homme qui font ses succès.

Ce que le cultivateur doit savoir.

Le cultivateur doit, comme l'homme d'affaires, savoir ce qu'il fait ; il doit avoir des idées fixes sur ce qu'il doit accomplir—de fait, il doit faire ses calculs et tirer ses plans d'avance.

Il doit connaître son sol, celui de chaque pièce de terre de sa ferme, non seulement le dessus, mais encore le sous-sol.

Il doit de plus connaître qu'elle espèce de grains et d'herbes qui conviennent le mieux à telle ou telle pièce.

Il doit savoir, dans quelle condition doivent être ses terrains ; le meilleur temps de les travailler, et s'ils ont besoin de labours d'été.

Il doit encore savoir dans quelle condition le terrain doit être labouré, pour qu'il ne soit ni trop mouillé ni trop sec.

Il doit savoir qu'il y a des grains qui demandent à être semés plus à bonne heure que d'autres, et savoir quels sont ces grains.

Il doit savoir comment les semer.

Il doit savoir que, tant qu'à se faire aider, il est plus profitable de se servir de machines (à faucher, moissonner, battre, etc.) que de se servir de bras.

Il doit savoir tout ce qui a rapport aux animaux et aux fumiers, la culture des arbres, et des petits fruits, et beaucoup d'autres choses encore ; en